

Alberti : description de la ville de Rome

« Le tracé des contours des murailles de la ville de Rome, du fleuve, des voies, l'emplacement et la disposition des temples, des édifices publics, des portes et des trophées, des limites des collines, et même la superficie couverte par les toits des habitations, tout cela tel que nous le connaissons de nos jours, je l'ai relevé avec le plus grand soin possible à l'aide d'instruments mathématiques ; j'ai imaginé ces instruments grâce auxquels n'importe qui, même doué de peu de talent, pourra dessiner fort joliment et fort commodément un plan aussi grand qu'il le veut. Des amis lettrés, dont je pensais qu'il fallait aider les études, m'ont amené à le faire. Voici ce que j'ai pu recueillir de tout cela : aucun vestige des anciennes murailles n'apparaît nulle part ; il y a également très peu de voies intactes ; aucune porte n'est distante du centre de la ville, c'est-à-dire du Capitole, de plus de 146 coudées, et le pourtour des murailles reconstruites n'excède pas 75 stades. Les dimensions des différents éléments et le dessin lui-même feront apparaître tout cela. »

Alberti, De re aedificatoria, Livre VI, chap. 3 : A

« Aussi loin que nous examinons les livres des Anciens, l'architecture a répandu les premières richesses de sa jeunesse en Asie. Peu après, elle fleurit chez les Grecs. Elle atteint finalement sa pleine maturité chez les Romains. La vérité telle qu'elle m'apparaît, c'est que les rois d'Asie vivant dans l'opulence et le loisir, lorsqu'ils considéraient et réfléchissaient sur leur puissance et leur pouvoir, voyaient la nécessité de plus vastes abris et d'habitations plus dignes et commencèrent à réunir tout ce qui pouvait servir à cette fin ; alors, peut-être, afin de rendre leurs palais aussi vastes et splendides que possible, ils employèrent d'immenses troncs d'arbres pour leurs toitures et se mirent à élever des murs à l'aide de matériaux plus précieux. Leurs constructions sont devenues impressionnantes et élégantes. Ils ont peut-être remarqué à cette occasion que de grands édifices suscitaient l'admiration ; aussi ont-ils peut-être pensé qu'il revenait aux princes de bâtir ce qui était hors de portée d'un citoyen quelconque ; ainsi, ils commencèrent à aimer les constructions immenses et le goût de la rivalité entre les rois les poussa bientôt à la folle construction de pyramides.

Je crois que l'expérience de l'architecture leur donna l'opportunité de distinguer les grandes différences visibles dans les nombres, l'ordonnance, l'arrangement, et l'aspect extérieur de leurs constructions et de les comparer entre eux. Ainsi a-t-on pris plaisir à la beauté et a-t-on appris à dédaigner ce qui avait moins de sens.

Puis vint la Grèce : où vivait un grand nombre d'esprits nobles et de grand mérite dont le désir d'embellissement était grand, et par-dessus tout, ils accordèrent une grande attention à la construction des temples. Puis ils se mirent à examiner les constructions des Assyriens et des Egyptiens dont ils apprirent que dans telles matières, l'habileté de l'artiste était plus digne d'éloge que le luxe des rois. Car réaliser quelque chose de grand est réservé à ceux qui sont favorisés par la chance, mais réaliser quelque chose que les hommes de l'art ne blâment point est le fait de ceux qui méritent les éloges. C'est pourquoi les Grecs décidèrent qu'il leur revenait de surpasser en ingéniosité ceux avec la richesse desquels ils ne pouvaient pas rivaliser, quoiqu'ils fissent. Comme pour les autres arts, ils se mirent à chercher l'architecture au sein de la nature et à l'élever à la lumière ; à en débattre et à l'examiner avec soin, l'étudiant et la considérant d'une manière incisive et subtile, de façon à connaître les raisons pour lesquelles certaines architectures plaisent et d'autres pas.

Au cours de telles réflexions, ils ne négligeaient rien. Ils firent toutes sortes d'expériences, suivant et retraçant les phases de la nature, qui mêle l'égal avec l'inégal, la ligne droite avec la ligne courbe, l'ombre avec la lumière. Et ils observèrent que, tout comme de l'union d'une femme et d'un homme naît un tiers, naît aussi ce qui les aiderait à achever leur projet initial. Et ils ne cessèrent de considérer les choses les plus simples dans le moindre détail, si la droite convenait à la gauche, la verticale à l'horizontale, le proche au lointain. Ils ôtaient, ajoutaient ou ajustaient le grand et le petit, le semblable et le différent, le commencement et la fin jusqu'à ce qu'ils aient obtenu les différentes qualités souhaitables afin qu'un édifice fût destiné à traverser le temps, ou qu'il n'eût pas d'autre fin que de plaire. C'est ce qu'ils accomplirent.

En raison de leur sens de l'économie congénital, les Italiens considéraient leurs édifices comme des animaux. Prenez le cas d'un cheval : ils réalisèrent que si la forme de chaque membre semble apte à telle tâche, alors l'animal tout entier serait apte à la remplir. Et ils constatèrent que l'agrément de la forme ne saurait être séparé ou détaché de l'aptitude (convenance) à tel usage. Mais lorsqu'ils dominaient le monde, et qu'ils s'enflammaient tout autant que les Grecs pour embellir leurs cités et leurs propriétés, la demeure qui voilà 30 ans encore était la plus belle, n'occupait même plus la centième place.

Il y avait une telle abondance de maîtres talentueux qu'à Rome, ainsi que je l'ai lu, vivaient pas moins de 70 architectes dont nous ne saurions apprécier les œuvres selon leurs mérites. En ce temps, lorsque la puissance de l'Empire avait atteint son sommet et suscité l'admiration de tous, un certain Tattius aurait fait don aux habitants d'Ostie d'un bâtiment de thermes avec 100 colonnes en marbre de Numidie qu'il avait payé de sa poche. En dépit de cela, ils préféraient tempérer la splendeur de leurs souverains les plus puissants à l'aide de leur frugalité habituelle, de sorte que la parcimonie ne fût pas contraire à l'utilité, ni l'utilité sacrifiée à l'opulence. Et qu'en toute circonstance fût retenu tout ce qui pouvait être considéré comme luxe et beauté. En ne renonçant jamais au moment de construire ni à l'attention requise, ni au soin minutieux, ils acquirent une vision si claire de l'architecture qu'il n'y avait rien qui eût pu rester obscur, caché ou abstrus, sans être ramené à la lumière avec l'aide des dieux et sans la moindre résistance de l'art lui-même. »